

Emilie Noulet, l'exégète de la poésie moderne

Jan Rubes

Volume 21, numéro 2, automne 1988

L'essai en Belgique romane

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500848ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500848ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Résumé de l'article

Par l'évocation succincte d'une carrière de professeur et de critique, qui prend figure de destin et par la présentation des étapes majeures d'une oeuvre conçue comme un approfondissement infini de la conscience poétique, Jan Rubes montre la nécessité intérieure d'une méthode plus liée à l'originalité d'une personnalité hors du commun et en situation qu'aux modes et débats théoriques et qui explore en solitaire la modernité de la poésie française.

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rubes, J. (1988). Emilie Noulet, l'exégète de la poésie moderne. *Études littéraires*, 21(2), 61–68. <https://doi.org/10.7202/500848ar>

ÉMILIE NOULET, L'EXÉGÈTE DE LA POÉSIE MODERNE

jan rubeš

N'étant pas en mesure de parler de la femme que fut Émilie Noulet, je ne me propose d'apporter ici que quelques réflexions inspirées par la lecture de ses travaux et essais littéraires. Ce texte-ci en souffrira, certes, car ceux qui sont à la fois critiques et professeurs exercent inévitablement une influence double : celle de leurs écrits et celle de leur personnalité. Émilie Noulet a laissé, à côté de son œuvre, une série infinie de souvenirs et d'anecdotes dans laquelle elle se plaît à évoquer ses collègues, étudiants et amis et qui atteste ses dons de séduction et de fascination.

Cependant, le dénominateur commun de ces « emiliana », comme les appelle R. Trousson, est toujours la littérature. Aussi ne nous surprendra-t-il pas que les deux hommes que le nom d'Émilie Noulet évoque soient des poètes : Paul Valéry et José Carner. Le premier est lié à sa carrière scientifique, car la passion qu'il a déclenchée est devenue peu après purement spirituelle. Le second, qui deviendra en août 1937 son mari, l'accompagnera dans son aventure intellectuelle et dans sa passion humaine, où l'exil jouera un rôle non négligeable. Les deux, ensuite, seront témoins d'une honnêteté intellectuelle

qui, sans être mise nécessairement à l'épreuve, transparait dans l'exigence, toujours renouvelée, envers soi-même.

La carrière d'Émilie Noulet en est l'exemple : institutrice à Schaerbeek, un quartier populaire de Bruxelles, elle est poussée par son désir de perfectionnement à poursuivre ses études. Tout en enseignant, à l'école primaire, puis à l'École normale moyenne, elle suit les cours à l'Université libre de Bruxelles, où elle obtient le doctorat en philologie romane. En 1930, alors qu'elle a trente-huit ans, elle devient assistante à l'université. Comme obéissant à une logique implacable, elle monte les échelons académiques : professeur, professeur émérite, membre de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, docteur honoris causa de l'Université de Paris... Paul Valéry ne se trompait pas, en lui écrivant en 1927, alors qu'il ne connaissait que l'initiale de son prénom sous l'article qu'elle lui avait consacré, « Cher Monsieur »¹.

Si une approche rationaliste, scientiste caractérise au premier abord sa thèse de doctorat consacrée à Léon Dierx², sa méthode est en somme tout imprégnée du positivisme dans la tradition universitaire du début du siècle. « La race, le milieu, le moment », une description détaillée de l'œuvre, la recherche des influences (inspirée sans doute par l'apologie des influences faite par Gide), la recherche des parallèles et des ressemblances, les réflexions sur l'évolutionnisme. Émilie Noulet paie tribut à sa formation universitaire récente. Elle explique l'œuvre essentiellement par ses sources, elle cherche une « vérité psychologique » en restant cartésienne. Pourtant, on la reconnaît déjà dans ce texte écrit avec plus de patience que de passion. Tout d'abord, la poésie, le mystère de la poésie est son thème prédominant. Ensuite, elle se laisse immerger littéralement par l'œuvre, jusqu'à s'identifier avec elle, maîtrisant « de l'intérieur » toutes ses nuances, n'omettant aucun vers, aucun élément biographique, pour démontrer la logique à laquelle elle obéit. Enfin, c'est l'œuvre elle-même qui offre les outils de sa dissection. On la reconnaît aussi dans son attachement au détail, dans l'accent mis sur l'analyse plus que sur la synthèse et dans l'absence de questions auxquelles nous chercherions la réponse : pourquoi cette œuvre a-t-elle été oubliée... ?

Pourtant, *Léon Dierx* est un livre gênant. L'attachement à l'auteur, on le sent, est imposé, dicté plus par la raison que par

l'admiration. Cette même gêne nous saisira par-ci, par-là, en feuilletant les quatre volumes de son *Alphabet critique*³ où sont regroupés les articles publiés dans les revues tout au long de sa carrière universitaire : critiques de circonstance, lectures, services rendus aux amis ainsi qu'aux poètes fréquentés, ce mélange témoigne plus de l'ampleur de ses écrits que de l'attachement aux œuvres, plus d'un devoir intellectuel que d'une inspiration.

Son véritable auteur, le poète auquel elle s'attachera et restera attachée pendant toute sa vie, sera Paul Valéry. Cela ne nous surprend pas dès qu'on s'aperçoit à quel point elle se cherche elle-même dans cette œuvre, dans l'aventure spirituelle de Valéry, jusqu'à s'y retrouver. La préoccupation majeure, sinon unique de cette femme à la fois intuitive et méthodique sera le rapport de la sensibilité et de la raison, la complémentarité de l'instinct et de l'intellect. Que de questions, auxquelles elle cherche la réponse, lui posera l'œuvre de Valéry ! Les catégories de l'esprit, les limites de l'intelligence et la prise de conscience de l'intelligence, l'inspiration et l'application d'un concept, le système et la méthode, la pensée et le livre, le livre et le silence. L'identification avec le poète va ici bien plus loin que dans le livre sur Dierx, l'admiration de l'œuvre allant de pair avec celle de l'homme. L'ayant assimilé par intuition, elle le repense. Patiemment, mot après mot, vers après vers, elle démontre en exégète, ne pouvant tout de même pas s'empêcher de laisser échapper une exclamation d'émerveillement (« rien ne dépasse la beauté de ces octosyllabes⁴ »), la logique inéluctable de la démarche spirituelle de son auteur. Plus métacritique que critique, dans la mesure où Valéry lui-même a commenté son processus créateur, Émilie Noulet poursuit la démarche inverse : là où l'intelligence, la perception chez Valéry devient poésie, cette poésie devient, chez Émilie Noulet, intelligence, schéma logique. En fait, plutôt qu'un schéma, un processus, car l'œuvre n'est jamais achevée ; cette identité va amener Émilie Noulet à repenser encore et encore ce qu'elle a déjà dit et les rééditions de son *Valéry* témoignent d'un approfondissement constant de sa réflexion.

Publiée en 1927, rééditée en 1932, puis en 1938 et retravaillée une fois de plus pour l'édition définitive qui a paru en 1950, son étude valéryenne lui assure une place sûre dans la critique universitaire. Elle a acquis une méthode, elle sait qu'il faut

saisir tous les aspects de l'œuvre pour en découvrir le sens unique et définitif. Si « l'explication de texte » n'était pas une notion banalisée par la pratique schématique qu'en a faite l'enseignement secondaire, elle conviendrait pour définir la manière dont Émilie Noulet travaille. Si « universitaire » ne signifiait aujourd'hui scolastique, lourde et indigeste dans ce qu'elle a d'exhaustif, l'épithète aussi conviendrait à sa démarche.

Bien que laborieuse, cette lecture est séduisante, parce que plus respectueuse de l'œuvre que d'exégèses précédentes, de commentaires et d'anecdotes qui l'entourent parfois jusqu'à la cacher. L'intérêt qu'Émilie Noulet porte à Mallarmé est plus qu'une suite logique de ses recherches sur Valéry : elle poursuit la même recherche du mystère de la poésie. Elle sait qu'il n'y a pas de doctrine, pas de grille ou de schéma qui puisse le percer en dehors de l'analyse historique du texte et de ses circonstances. Ici encore elle refait, en témoin initié, la route avec Mallarmé pour nous livrer le secret de son hermétisme. Le secret, — il y en a un, — Émilie Noulet en trouve la clef dans un article oublié du jeune Mallarmé qui constate que la poésie, par rapport à d'autres arts, est désarmée, exposée aux curiosités hypocrites ou aux impiétés. Comme la musique, dit Mallarmé, que la notation protège devant les non-initiés, la poésie doit créer son hermétisme. Celui-ci sera donc poétique, verbal, linguistique, formel et nullement doctrinal. Cette découverte fondamentale détermine les moyens par lesquels Émilie Noulet aborde cette œuvre : philologiques et historiques. Il faut expliquer les symboles, aider le lecteur à passer au-delà des apparences, rappeler les contextes littéraires et biographiques, tracer les parallèles, préciser les influences, trouver les sources d'inspiration.

On ne saurait juger équitablement une œuvre si l'on ne connaît pas toutes les conditions que son auteur s'est imposées. Il faudrait en quelque sorte — qu'on nous permette cette comparaison arithmétique — diviser les résultats obtenus par les difficultés qu'il y avait à les obtenir. Ces conditions échappent au lecteur ; ne peuvent que lui échapper, et peut-être doivent lui échapper. Il ne demande que son plaisir ; et généralement que son plaisir le plus facile⁵.

Ainsi, l'hermétisme de Mallarmé n'a pas une seule source. Il se situe au carrefour de la multitude d'influences, d'intentions, de connaissances et de dispositions naturelles, dont la clé se trouve à chaque page de cet essai.

Désireuse de rendre à la poésie de Mallarmé sa transparence, Émilie Noulet prolonge son analyse par des notes, par des interprétations et des variantes qui, sur près de deux cents pages, représentent une sorte d'aboutissement de sa démarche : explications phonologique, rythmique, « versologique », comparative, grammaticale, thématique, historique sont autant commentaire que traduction de chaque poème en langage non poétique. En fait, c'est là qu'Émilie Noulet illustre le mieux, sans le faire de façon explicite, sa conception de la poésie en tant que langage à part, exprimant non pas ce qui est inexprimable par d'autres moyens dans sa totalité, mais en tant que code pluriel qui peut être déchiffré à l'aide de l'analyse de tous les éléments qui le composent.

Après Mallarmé, il nous semblerait logique qu'Émilie Noulet se consacre à un autre poète, celui qui se situe avant lui dans la lignée « classique » : Charles Baudelaire. Car la poésie des 19^e et 20^e siècles se divise pour Émilie Noulet en deux branches, et l'auteur des *Fleurs du mal* offre précisément la clé de cette bifurcation.

D'une part la branche généalogique sur laquelle s'inscrivent Poe, Baudelaire, Lautréamont, Rimbaud et les surréalistes [...]. Cette lignée reste romantique. D'autre part, la branche de Poe, Baudelaire, Mallarmé, Valéry. Cette lignée-ci est classique. [...] Baudelaire « qui s'était pris lui-même pour objet » est l'origine de la double descendance française ; c'est là qu'elle bifurque, car il est l'ancêtre des ténébreux comme des intrépides et participe, ainsi qu'Edgar Poe, à tous les périls⁶.

La raison de cette absence n'est pas simple et il faut la chercher autant dans les préoccupations scientifiques d'Émilie Noulet que dans les événements. En 1940, peu après la soutenance de sa thèse d'agrégation sur Mallarmé, elle se trouve aux côtés de son mari, José Carner, au Mexique, où elle a été invitée pour une série de conférences sur la littérature française. La guerre l'empêche de retourner en Europe et, pendant cinq ans, elle mènera la vie de professeur à l'Université de Mexico, où le manque de documents nécessaires et d'autres tâches⁷ l'obligeront à faire le bilan de ses travaux précédents plutôt que de commencer de nouvelles recherches. Le résultat en est la publication d'*Études littéraires*⁸ consacrées à l'hermétisme dans la poésie française moderne, à l'influence d'Edgar Poe sur la poésie française et à l'exégèse de trois sonnets de Stéphane Mallarmé. Il est vrai que Baudelaire occupe dans cet

essai une place importante, il est littéralement partout et nulle part, les références à son œuvre y abondent et, pourtant, on peut dire qu'il reste le grand absent des travaux critiques d'Émilie Noulet.

Dès son retour en Belgique et à l'Université libre de Bruxelles, Émilie Noulet se consacre à Rimbaud. La logique de ce choix est évidente. Tout d'abord, il y a un « mystère Rimbaud ». Au-delà de la rhétorique, demeure l'alchimie du verbe et la sensation chez le poète aboutit à un hermétisme personnel. Ensuite, son type de poésie demande le déchiffrement, d'autant plus qu'elle a été déformée par ses commentateurs.

La poésie moderne, pour Émilie Noulet, représente donc un défi. Le lecteur, le plus souvent dépourvu d'outils appropriés, ne saisit pas le texte dans la totalité de son sens et de sa beauté. Les moyens que le critique utilise doivent être à la mesure de l'œuvre étudiée, ils sont donc par définition historiques et philologiques. Les circonstances de la naissance du texte et le texte même sont la clé de son explication. C'est l'œuvre qui doit être mise en valeur et non pas le critique, la critique.

Dans son *Rimbaud*⁹, où elle soumet à l'analyse la plus minutieuse qui soit huit poèmes de jeunesse, elle poursuit un double but. D'une part, il s'agit de définir l'hermétisme de Rimbaud, différent de celui de Mallarmé ; d'autre part, il faut dépouiller soigneusement son œuvre du « mythe », des légendes, des mensonges, des faux témoignages. « La critique véritable commence au texte. Lui seul est pur. Lui seul compte », dira-t-elle à ce propos.

Tel est le principe de l'approche de tous les poètes qu'Émilie Noulet étudie. De même que les structuralistes, elle sait que le mystère de la poésie se trouve essentiellement dans le texte, mais son érudition la pousse incessamment à chercher les parallèles, à tracer les similitudes, à étudier les influences et la parenté. En fait, sa critique est encore un genre artistique : elle se passe tant bien que mal des moyens que les sciences humaines mettent à notre disposition au vingtième siècle ; la clarté et la beauté du discours critique, où seules quelques notions sont appropriées aux besoins de la matière étudiée (par exemple le « ton dans la poésie ») et constituent sa valeur

formelle principale. En relisant son *Valéry*, autant que son *Mallarmé*, on se demande si ces ouvrages ne représentent pas l'aboutissement de la lecture classique des textes modernes. A-idéologique, le discours est magistral en soi, tous les éléments de l'œuvre sont pris en considération, mais on ne trouve aucune référence, ne serait-ce que tacite, à la sociologie de la littérature, à la psychocritique, à la structure du texte. Méthode essentiellement analytico-critique, elle est plus le but en soi que le modèle à appliquer. Son scientisme éclectique trahit les préoccupations intellectuelles, philosophiques de la critique elle-même à travers le choix des auteurs étudiés.

Alors qu'elle prétendait s'effacer dans sa lecture des œuvres de Valéry, Mallarmé, Rimbaud et bien d'autres ¹⁰, c'est paradoxalement elle qui y transparait à tout moment. La critique rejoint ici la pédagogue : plus qu'une méthode, c'est une éthique, une démarche, une honnêteté intellectuelle et scientifique exemplaires. La passion, voire l'engagement de son être, sont ses présupposés, et la pédagogue rejoint ici la femme : Émilie Noulet est aussi Madame Carner, l'épouse du poète catalan vivant à Bruxelles en exil depuis la prise du pouvoir par Franco. Elle traduira les poètes espagnols, contribuera à les faire connaître en Belgique et en France et, confrontée à la poésie en tant qu'énigme de connaissance, elle saura aussi à quel point toute poésie authentique est une voix de la conscience.

Dans le bâtiment de la faculté de philosophie et lettres à l'Université libre de Bruxelles, au-dessus de la porte de son bureau, occupé depuis par d'autres professeurs, se trouve toujours une petite étiquette avec son nom : E. Noulet-Carner. Celle qui n'aimait pas les anecdotes littéraires serait sans doute bien contente, dix ans après sa mort, de voir ce signe de présence.

Université libre de Bruxelles

Notes

- 1 Paul Valéry écrit à Émilie Noulet après avoir pris connaissance de l'article qu'elle lui avait consacré le 15 juin 1927 dans le *Mercure de France* : « Il me semble à moi, sujet et objet, qu'elle [l'étude] est une des plus directes et des plus exactes sur mon cas... Vous avez vu que la connaissance, ou plus exactement la conscience, a été mon souci constant jusqu'à la manie. Tout le reste s'éclaire par là... » Notons pour l'anecdote que, jusqu'au jour où E. Noulet se décidera à rendre visite à P. Valéry, elle lui fera croire qu'elle est un homme.
- 2 Léon Dierx, Paris, les Presses universitaires de France, 1925, 256 p.
- 3 *Alphabet critique (1924-1964)*, Bruxelles, Presses universitaires de Bruxelles, 1964-1966, 4 volumes, 1470 p.
- 4 *Paul Valéry*, Édition revue et augmentée, Bruxelles, La Renaissance du livre, 1950, p. 43.
- 5 *L'Œuvre poétique de Stéphane Mallarmé*, Paris, E. Droz, 1940, p. 310.
- 6 *Ibid.*, p. 136-137.
- 7 En 1942, Émilie Noulet donne une série de conférences aux États-Unis. Elle fonde également au Mexique, avec José Carner, une revue bimensuelle, intitulée *Orbe*, dont 6 numéros paraîtront entre juillet 1945 et mai 1946. Cette « revue latine de culture générale » publiera des articles et des textes littéraires en espagnol et en français, et parmi ses collaborateurs on trouve Denis de Rougemont, Jules Supervielle, Léon Kochnitzky, Octavio Paz... D'un niveau exceptionnel, *Orbe* disparaît après le retour du couple Noulet-Carner en Europe où, hélas, les circonstances ne lui permettent pas de prolonger cette expérience intéressante.
- 8 *Études littéraires*, Mexico, Talleres gráficos de la Editorial Cultura, 1944, 158 p.
- 9 *Le Premier visage de Rimbaud*, Bruxelles, Palais des Académies, 1953, rééd. 1973.
- 10 Pour la bibliographie complète d'Émilie Noulet jusqu'à 1960 voir : *Bibliographie des écrivains français de Belgique*, Bruxelles, Palais des Académies, 1972, tome 4, p. 367-371. Après cette date, Émilie Noulet a publié notamment : *Suites (Mallarmé, Rimbaud, Valéry)*, Paris, Nizet, 1964 ; *Jean Tardieu*, Paris, Pierre Seghers, les Poètes d'aujourd'hui, 1964 ; *Vingt Poèmes de Stéphane Mallarmé. Exégèses*, Genève, Droz, 1967 ; *Le Ton poétique*, Paris, Corti, 1971.